

LE FRANÇAIS, POUR SAUVER LE MONDE : SUR LES PAS DE JD
par Ramanujam Sooriamoorthy

AMEF

(Association mauricienne des enseignants de français)

Préambule

« Le français, pour sauver le monde », tel sera très probablement le titre d'une de mes prochaines publications, mais l'énoncé qui, ici, annonce ou propose le contenu, le propos du livre à venir, n'est pas moins, en même temps, le titre invisible et silencieux d'un ouvrage auquel je travaille depuis assez longtemps dans lequel - je m'en rendis compte chemin faisant et non sans quelque sentiment de surprise - je ne cesse de parler de cela, du français, de certains usages, de certaines praxis de ce qu'il est convenu d'appeler la langue française et dont on sait qu'elle n'existe, comme toute autre langue, encore que pas forcément de la même façon, comme toute chose, voire comme tout (et n'importe quoi) que de n'être pas une, qui peuvent, qui pourraient contribuer à sauver le monde, qui peuvent ou pourraient n'être pas étrangères au salut dont le monde - celui des hommes, non moins que celui de ceux sur lesquels l'humaine activité n'est pas sans exercer de fort nuisibles et bien regrettables effets – semble comme condamné à avoir toujours désespérément besoin. (Je tâcherai de dire ailleurs pourquoi, non sans dès maintenant préciser en quoi il s'agit à la fois d'une menace et d'une chance : en effet, le salut est une chance si on tient qu'il est toujours à venir, une chance pour la quête du salut ; cependant, pour peu qu'on croie le salut effectivement possible, attingible, réalisable, on peut craindre que tous les moyens ne soient alors jugés bons pour atteindre à un salut dont on aura toujours vite fait de comprendre qu'il n'a rien à voir avec le salut, ce qui toutefois n'empêche de persister dans la voie de l'erreur.)

Je n'avais aucunement prévu d'écrire pour aujourd'hui, 20 mars 2022 - le 20 mars, je ne l'apprends à personne, c'est, outre la date anniversaire de la Journée internationale de la Francophonie, celle de la guerre (que dis-je ?), de l'agression anglo-américaine plutôt, contre l'Irak, contre la population irakienne sous couvert de prévention du recours par un dictateur à des armes inexistantes de destruction massive -, ce qui ne sera sans doute qu'une extrêmement brève introduction, qu'il me faudra certainement revoir - ce que je ne fais pour ainsi dire jamais -, car (délibérément ?) provisoire à un livre futur dont les parties, peut-être essentielles, ont déjà été proposées, ici et là, à la lecture de celles et de ceux qu'elles ont su attirer et, aujourd'hui encore demeurent offertes à la lecture de toutes celles et de tous ceux qui s'y voudraient bien plonger, mais les circonstances m'y obligent. Je pense, bien évidemment, à la menace d'une guerre nucléaire, mais peut-être bien plus encore à telle manifestation qui récemment fut organisée, en France même, afin de combattre, de faire la guerre – il faut croire qu'il n'y a pas moyen de s'en sortir, ni même d'en sortir - à ce que les responsables de ladite manifestation ont cru devoir appeler *la déconstruction*, sans rien savoir de quoi ils prétendaient parler.

Le français et la déconstruction

Personne ne saurait ignorer que si la déconstruction, dont les racines peuvent être identifiées chez Husserl, quand ce ne serait dans le questionnement ininterrompu des dialogues platoniciens, a su s'étendre à (pratiquement) tous les coins de la planète, c'est grâce au français à travers les travaux de Jacques Derrida. Ce

n'est pas comme si le français jouissait de quelque privilège, celui d'être LA langue de la déconstruction, par exemple, et on se peut étonner que les adeptes, en France, du chauvinisme linguistique, n'aient pas instrumentalisé ce fallacieux argument pour vanter les mérites de leur langue, mais peut-être voyaient-ils, voient-ils encore plus perspicaces qu'on ne le pourrait soupçonner, en quoi la praxis déconstructionniste constitue une menace pour tout nationalisme linguistique, voire pour tout nationalisme.

Il faut bien néanmoins reconnaître que c'est par le français que, si j'ose dire, la déconstruction vient jusqu'à nous, que c'est surtout par le français que la déconstruction arrive au(x) port(e)s du monde, aux port(e)s du monde (pluriel certes, et diversifié) des humains. Mais, ce dont il faut bien se pénétrer, c'est du fait (qui n'en est pas un) que la déconstruction, qui est toujours en train d'arriver, arrive, quand elle arrive, sans arriver. C'est sans doute pour cela que Derrida a été amené à préciser qu'« il n'y a pas la déconstruction ». Il s'agit - on l'aura compris - d'une question de lecture, de réécriture et d'écriture, et pour cet étant qu'est le sujet humain (sujet non seulement de langage, mais également de parole), cela ne devrait surprendre, l'étonnant étant plutôt qu'on n'y ait pas, quand on s'en fût aperçu, fait attention ; en tout cas pas assez ; aujourd'hui encore. Peut-être pas surtout, cependant, car « la lecture est une pratique désespérée » (Mallarmé), sinon « impossible » (Sollers), et, ajouterait Derrida, « nécessaire [puisqu'] impossible », d'autant plus nécessaire qu'impossible. Et la déconstruction, qui (jusqu'à nous) arrive surtout grâce au français, n'est pas autre chose qu'une opération, qu'un exercice interminable de lecture, c'est-à-dire également de réécriture et d'écriture. L'interminabilité - terme auquel je voudrais substituer celui d'*inachevance* - principielle de la lecture (et donc de la réécriture et de l'écriture) - et comme chacun le sait, un principe, c'est fait pour être appliqué, ça s'applique, je dirais même que c'est fait pour être pratiqué, pour être mis en pratique -, pour ne m'en tenir qu'à cela, a pour corrélat l'impossibilisation de tout dogme, de toute primauté dogmatique, autrement dit de tout primat du sens achevé. Cette inachevance, qui constitue un travail auquel il ne saurait y avoir le moindre répit - comment, en effet, parler d'inachevance, sinon ? -, c'est, oserais-je suggérer, ce qui peut sauver le monde.

L'inachevance de la lecture

Mais entendons-nous : l'inachevance - le processus ou la praxis de l'inachevance - n'a rien d'une sotériologie ; c'en serait même l'envers diamétral, encore que toute sotériologie ne soit pas toujours forcément ce qu'on en croit devoir faire traditionnellement. Quoi qu'il en soit, l'inachevance, quand elle ne fût étrangère à toute sotériologie, fût-elle entendue en son sens le plus courant, le plus ordinaire, le plus éloigné même de tout ce qui se rapporterait à ce qu'il est convenu d'appeler un ordre rationnel, ne s'imposerait pas moins au moins doublement, tant parce qu'il n'y a pas moyen d'achever quoi que ce soit, que ce soit individuellement ou collectivement, vu que la vie, ou la survie, persiste de l'autre côté de la vie, que tout acte - non moins que toute parole, toute pensée (au sens courant), ce qui veut dire également toute absence d'agir, de parole et de pensée -, dont on n'ignore qu'il renvoie à d'autres actes qui le précèdent aussi bien qu'à d'autres qui lui sont simultanés, prolonge ses effets au-delà de son avènement, de son avoir lieu, et qu'on ne peut, par conséquent, que toujours, consciemment ou/et inconsciemment, activement ou/et passivement, l'inachever, parce qu'il n'y a rien non plus qui ne continue d'exister même après s'être produit, que parce que le sujet humain tient, pour diverses raisons qu'il n'est même nécessaire d'énumérer, mais dont il convient quand même de mentionner son état d'aliénation, au sens hégélien et, surtout, en la version qu'en propose Marx, du simple fait qu'il existe, dans le monde (de l'intersubjectivité, de la famille, de la Société, du Travail), au confort, fût-il illusoire - en sait-il quoi que ce soit, cependant, lui qui, en vint-il à en prendre connaissance, n'en voudrait le plus souvent rien savoir - que peut lui procurer la (fausse) certitude d'un commencement clairement identifiable et d'une fin parfaitement irréfutable à tout, à commencer par le vivant,

par ce qu'il croit pouvoir désigner de ce mot étrange et obscur, et qu'il lui faudrait une véritable révolution (ou conversion) intérieure pour qu'il comprît à quelles lamentables et dangereuses inconséquences mènent les notions de commencement et de fin, ou encore, et surtout, parce qu'il n'y faut même songer (à achever, à finir, à conclure) - d'autant plus que, n'ayant pas le plus souvent lu Flaubert, il ne pense qu'à ça -, de crainte non seulement de « choir dans la tautologie du bavardage », mais aussi et surtout de contribuer au foisonnement pourtant toujours déjà démesurément ahurissant d'inepties - je ne pense ici qu'aux inepties et aux banalités dont on pourrait affirmer qu'elles constituent la substance du quotidien -auxquelles conduit ou/et condamne le refus de ou/et l'incapacité à ne pas vouloir conclure, ou encore parce que la non-achevance (active ou, même, passive) de tout, c'est-à-dire de toute confrontation avec l'altérité, dont on n'a, la plupart du temps, même pas le soupçon, de tout signifiant (il n'y a au monde que des signifiants), qui, en vérité, correspond à un refus de ou à une incapacité à lire, c'est ce qui ouvre la voie à la sottise assurée du sens achevé, encourage tout dogmatisme, promeut les divers autoritarismes, consacre le triomphe de l'idéologie - Barthes, citant Kristeva, rappelle que « tout énoncé achevé court le risque [ce qui est déjà redoutablement grave] d'être idéologique » - et le triomphe de l'idéologie, quand il n'annonce la possibilité de la guerre de tous contre tous, signifie au moins le début de la volonté de domination, que l'on ne confondra point avec l'agressivité spontanée et relativement innocente entre enfants et parfois entre adolescents aussi, du prochain, volonté ou tentation dont il n'est pas sûr qu'elles viennent naturellement (comme on dit) à tous, mais dont on peut affirmer qu'en souffrent tous ceux qui sont convaincus ou se persuadent de détenir la vérité, ce qui ne devient possible qu'à partir du moment où l'on croit - d'une croyance qui, au fond, doit cacher bien des doutes, bien des incertitudes - à la révélation, à l'apocalypse du sens achevé, définitif, authentiquement et à jamais irréfutable dont on serait, avec les siens, avec ceux en lesquels on se reconnaît, le seul vrai dépositaire, pour l'avoir découvert ou, plutôt, inventé, confectionné de toutes pièces, cependant qu'on prétendrait l'avoir reçu de Dieu lui-même (comme si Dieu n'avait que ça à faire) afin de pouvoir le mieux - le sens, qui est toujours le sens de la vérité, qui est la vérité du sens - imposer dans d'inavouables desseins de profit, de domination, d'exploitation du prochain.

Petite pause

[Un mot rapide ici pour suggérer que ce n'est que pour autant que l'on est, ayant appris ou compris que le recours à la violence de la force brute et de la ruse - la forme la plus basse qui soit de l'intelligence mais chez les seuls humains - n'est ni pérennisable ni honorable, et que c'est grâce à la seule invocation de la Raison (qui n'est pas la Raison elle-même) confondue, volontairement ou/et involontairement, avec des effets de rhétorique, que l'on peut espérer s'imposer, dominer, exploiter, triompher des autres et tout conquérir sans même en avoir l'air, ou, mieux, légitimement impressionner, voire intimider, étant donné qu'on parle et agit au nom de la Raison, de Dieu, quoi ! - convaincu ou s'est persuadé d'être (avec d'autres, mais peut-être sans qui que ce soit aussi, si tant est que cela soit possible) le seul à être dans le vrai, à détenir la vérité de la vérité, que l'on peut développer la hardiesse de se croire appelé à tout régenter, à tout le monde dominer, soi tout seul ou soi et les siens, ou contracter cette folie qui consiste à s'obstiner, à ne pas s'avouer vaincu quand bien même il fût devenu évident, non pas que la vérité, de quelque vérité qu'il s'agisse (qu'elle soit subjective, empirique, objective ou encore transcendantale), n'existe pas, mais - et je ne dis que cela dans un souci, dont je ne suis aucunement fier, de simplification - qu'on ne peut jamais être sûr d'y pouvoir accéder. Toutefois, d'aucuns ne peuvent s'empêcher d'ignorer, quand ils n'en tout ignoreraient, qu'on ne peut jamais être sûr d'avoir accès à la vérité, se sentent obligés de faire comme s'il était possible de déchiffrer le sens réel de tout ce qui est et même de tout ce qui n'est pas ou encore de feindre de croire à l'homogénéité de toute parcelle de signification. Pourquoi pas ? Cependant, comme c'est la seule cécité, consciente et

inconsciente, à l'endroit de tout non moins qu'envers les autres, qui rend possible toute assurance du sens achevé, il s'en faut au moins un tout petit peu méfier, d'autant plus que l'assurance, toujours fautive, mais que l'on tient pour légitime et raisonnable, du sens achevé, c'est la condition indispensable à l'éclosion de tout discours idéologique et, par conséquent, le prélude à tout autoritarisme, qui est toujours autoritarisme de la vérité du sens et du sens de la vérité, autrement dit du songe et du mensonge, de l'injustice donc.]

Pouvoirs de la déconstruction?

Or, la déconstruction, qui vient, qui arrive surtout grâce au français et qui, grâce au français, s'étend, les travaux de Derrida aidant, à tous les coins de la terre, peut permettre de traquer tout idéologème et de ruiner toute idéologie. Et c'est ainsi que le français peut, en déconstruisant, en pratiquant ce que j'ai proposé d'appeler (la) *déconstruisance*, peut contribuer à sauver le monde, car ce de quoi et contre qui il s'agit de sauver le monde, c'est, pour le dire rapidement, respectivement ou/et simultanément, de toute idéologie et contre les adeptes de l'idéologisme; de l'autoritarisme – ce en quoi risque toujours de dégénérer toute autorité, fût-elle (par impossible ?) bienveillante – et contre ces malades mentaux qui en souffrent et veulent l'imposer aux autres, au monde, sans oublier ceux qui, sans en rien savoir et tout docilement, épousent les thèses idéologistes et autoritaristes, de même que ceux qui s'y soumettent en renvoyant toujours à demain (qui ne vient jamais) et à plus tard, pour des raisons qui ne sont pas toujours vraiment condamnables, toute lutte contre tout autoritarisme, contre toute forme d'exploitation et de domination, contre l'idéologie, qui n'est autre chose que la naturalisation artificielle, mensongère et trompeuse de l'interprétation donnée de ce qui est afin d'en masquer la réalité dans un but de tromperie, d'exploitation et de domination. Tout commence par la soumission, le plus souvent passive, aux discours dominants et s'aggrave du fait de la complicité, presque toujours active (pour des raisons de sécurité, de survie), avec lesdits discours.

On aura noté que la praxis déconstructrice, ou déconstruisante, ne vise pas le sens lui-même, mais l'autorité dictatoriale du mensonge de tout sens, qu'est tout sens, de tout, de toute orthodoxie, de toute norme et, de ce fait, l'instrumentalisation de toute orthodoxie pour faire régner « l'ordre et la paix » par la violence qu'elle, l'orthodoxie, entretient en excluant, en condamnant, en punissant tout ce qui s'en écarte. Au fond, il est question de lecture, et donc également de réécriture et d'écriture : mais la plupart des gens ne savent pas lire ou n'en ont pas le temps, ou alors croient lire. Et la discorde naît, pourrait-on dire, des contresens, des malentendus, des dogmes produits par l'illecture (l'absence de lecture) des analphabètes qui croient lire, écrire, penser ; tandis que la déconstruction, qui consiste en la triple opération de lecture, de réécriture et d'écriture, en ébranlant toute assurance du sens, en questionnant activement – et non seulement théoriquement, encore que toute théorie ne soit pas que passive – toute notion de commencement et de fin, problématise et impossibilise ces notions de sens, de commencement, de fin, d'autorité, les armes privilégiées de tout pouvoir, de toute forme d'autorité qui ne s'impose, non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est violente et qu'elle opprime, peut, faute de garantir la paix dans le monde, de promouvoir la convivialité entre les êtres, et de convaincre de la nécessité du respect de tous et de tout par tous, au moins contribuer à l'éloignement de toute violence, de presque toute violence – par violence, j'entends toute atteinte, même inconsciente et involontaire, par quiconque, par tout sujet humain (on peut difficilement parler de violence délibérée chez les animaux et les êtres naturels) à l'encontre de tout autre, à l'encontre de l'être de tout autre, quel qu'il soit : être humain, animal, plante, chose – de cette terre dont il semble que les seuls vrais

pourvoyeurs de violence ne soient que ces débiles mentaux que sont les êtres humains, quoique heureusement pas tous d'entre eux.

De la déconstruction - j'en dis un peu plus dans une petite collection de textes plutôt courts dont je prépare en ce moment la publication - , j'ai cru bon de rappeler qu'elle vient au monde, qu'elle arrive jusqu'à nous, jusqu'aux humains (que nous sommes ou ne sommes pas) grâce au français, surtout par la grâce du français ; par la grâce du français grâce aux travaux de Jacques Derrida qui ne manque jamais de souligner tout ce qu'il – et avec lui, la déconstruction – doit aux travaux de Husserl et de Heidegger, qui, eux-mêmes, sont redevables aux travaux de tant d'illustres devanciers. On commence, si ce n'est pas déjà fait, à soupçonner, non pas seulement qu'il n'y a pas de commencement, de point de départ à la déconstruction, mais qu'il ne saurait y avoir de commencement assignable à quoi que ce soit, ne serait que parce que l'origine, s'il y en a et qui soit une, doit se toujours dédoubler selon un processus de régression infinie non seulement pour apparaître, mais même pour s'apparaître. Et s'il n'y a pas de commencement à la déconstruction en tant que praxis, il n'y saurait avoir de fin non plus parce que la déconstruction doit toujours continuer de déconstruire et de se déconstruire, sous peine de se nier en tant que processus ininterrompu et de se figer en dogme. Ajoutons encore que la déconstruction, qui consiste en la réactivation ou la redynamisation de tout mouvement langagier, de tout flux langagier - lequel ne change pas moins, quand bien même il stagnerait -, de s'étendre (grâce au français, à partir – comme je l'ai dit ailleurs - du français) aux quatre coins du globe, y propage, grâce à l'activité (de lecture, de réécriture et d'écriture) de ceux qui s'y livrent, ses effets de déstabilisation de tout sens, de tout dogme, de toute autorité, ou plutôt de toute assurance du sens achevé, de tout dogmatisme et de tout autoritarisme respectivement. A ceux qui, n'y voyant goutte, s'écrieraient que la déconstruction, en produisant des effets de déstabilisation, conduit au non-respect et à la destruction de tout, je ferais remarquer que, dans la mesure où la déconstruction ne s'accomplit pas, ne s'accomplit jamais, mais toujours n'en finit de déconstruire et même de se déconstruire, elle ne détruit à proprement parler rien : elle peut, tout au plus, ébranler toute assurance du sens ou plutôt toute dictature du sens, sans toutefois y substituer quelque autre dictature, celle du non-sens par exemple. Ce à quoi elle peut contribuer, ce faisant, c'est à l'ouverture d'un espace libre de toute forme de répression et d'oppression, mais cette ouverture, cette *ouvrance*, si j'ose dire, est une tâche infinie.

Le français (se) déconstruisant

Et de cette tâche, de cette interminable opération, c'est, depuis la seconde moitié du vingtième siècle surtout – je pourrais remonter bien plus haut, mais je m'en tiendrais, pour ce qui nous concerne ici, à ce long chapitre de l'histoire intellectuelle, de l'Occident d'abord, puis graduellement et de plus en plus, du monde entier ou presque, caractérisée par une attention toute particulière à l'énigme qu'est le langage -, la déconstruction, la praxis déconstructrice, c'est ce qui a rappelé l'urgence et relevé l'extrême nécessité pour le salut, jamais atteint et toujours à venir, de tout et de tous, et en français, avec le français, grâce au français, mais non moins - nous le verrons dans un moment, pour peu que tout le monde ne l'ait point déjà compris - contre le français. Entre autres choses que la déconstruction nous aura, à la lecture de Derrida d'abord et de Heidegger aussi, remises en mémoire - car on le savait déjà au moins depuis Bopp - , c'est qu'il n'y a pas de langue, qu'il n'y a pas de langue qui soit une, non seulement parce toute langue renvoie toujours, par le truchement de la libre association analogique ou/et antinomique réactive du sujet aussi bien que grâce au rôle de la mémoire individuelle non moins que collective, à d'autres langues qui, en amont, participent et contribuent à son émergence, et qui, dès cette émergence, tout en indiquant, toujours grâce à la libre association analogique ou/et antinomique obtenue par réaction, simultanément et proleptiquement aux

multiples virtualités dont elle est capable ou renferme en elle-même certes, mais bien plus encore grâce au travail des locuteurs, pour peu qu'ils ne se contentent pas de simplement et bêtement répéter ce qu'ils entendent ou lisent, mais aussi parce que toute langue - en fait, cela peut s'appliquer à tout et à n'importe quoi -, n'étant jamais toute, doit au moins, à la moindre de ses occurrences, se dédoubler (de tout processus d'auto -dédoublement et d'hétéro-dédoublement, je ne dirais, du moins pour l'heure, que, sans ces processus ou mécanismes, il n'y aurait sur la terre que des structures enfermées dans leur seule solitude) pour apparaître à tout sujet parlant aussi bien que pour s'apparaître (si tant est qu'on puisse dire cela de l'objet langue), car sinon il est ou semble impossible que soit saisissable l'unité de tout élément (de tout *stoicheion*), unité qui, pour être factice ou survenue, construite si l'on préfère, n'en est pas moins indispensable non seulement au jaillissement de toute parcelle de signification, mais également à la constitution ou institution de toute socialité, aussi bien qu'à la formation de toute subjectivité. Toute langue, c'est toujours au moins plus d'une langue. C'est à la condition de n'en rien savoir et, surtout, de n'en rien vouloir savoir, que tout nationalisme linguistique, voire tout nationalisme, devient possible. Mais si la pratique de la déconstruction peut effectivement (contribuer à) éloigner le spectre de la guerre et promouvoir le respect par tous de tout et de tous, et que le français soit comme le moyen privilégié grâce auquel la déconstruction répand ses effets et ses bienfaits, on se pourrait demander pourquoi on, pourquoi la France n'a pas l'air de voir qu'il y aurait, avec la déconstruction et le français, des chances de sauver le monde et, par conséquent, des opportunités et des avantages aussi – qui ne sont pas qu'économiques ou financiers - pour (ce que l'on a accoutumé d'appeler) la langue française, pour la France, à tous les sens – et ils sont nombreux - de ce terme, peut-être pour les Français aussi, voire pour les francophones ou encore pour les francophiles. En effet, on se le pourrait demander, mais on se le demanderait moins, surtout que je viens de mentionner le nom de ce pays qu'est la France dont, vous n'êtes pas sans le savoir, le français n'a pas toujours été la langue, si l'on se rappelait que la langue que l'on dit française, que l'histoire de cette langue, disons de l'ordonnance de Villers – Cotterêts jusqu'au colloque récemment tenu en Sorbonne, aura toujours été liée à celle de l'histoire politique, réduite à n'être que l'histoire du Pouvoir dans ce pays et, surtout, dans ses colonies et dans ces lieux qu'on a, d'un horrible euphémisme, baptisés *départements et territoires d'outre-mer*, (DOM-TOM) devenus, depuis la réforme constitutionnelle de 2003 *départements et régions d'outre-mer* et *Collectivités d'outre-mer*, (DROM-COM). Certes, il en a plus ou moins été et il en est plus ou moins ainsi un peu partout, même là où il n'y a pas de politique officielle de la langue, la tradition se substituant à la politique du pays, de la monarchie ou de l'État. Ce sont probablement les relations entre l'institution politique, et les institutions de manière générale, et le statut de la langue nationale, non moins que celui des autres langues du territoire, qui expliqueraient peut-être le mieux l'attitude de méfiance ou de rejet vis-à-vis de la déconstruction, d'autant plus qu'il semblerait bien que le français en fût, dans l'état actuel des connaissances établies, le vecteur principal. Si le français, après avoir, non sans éclat, joui du statut de langue universelle, ou, du moins, européenne, au dix-huitième siècle, et de celui de langue de la diplomatie au dix-neuvième siècle, et que la déconstruction en soit comme l'emblème, la déconstruction qui est synonyme de remise en question constante de toute certitude du sens, il n'est pas étonnant que le Pouvoir - au sens courant de ce terme et qui est le seul que la Foule lui reconnaît - et ses thuriféraires soient hostiles à toute praxis déconstructrice, dans la mesure où le Pouvoir n'a pour finalité que sa propre permanence, dût-il emprunter des formes diverses, variées et, même, différentes au regard de celles auxquelles on peut ou croit pouvoir l'identifier ou reconnaître le plus souvent, encore que des exemples ne manquent pas de cas où le Pouvoir, où, si l'on préfère, l'exercice du pouvoir et, même, de toute forme d'autorité, parce que jugé sale et honteux, inspire de la répugnance, sinon, pire, du mépris.

Comment être avec

Il n'est guère impossible que, depuis les années 60 avec le travail de Jacques Derrida, mais aussi avec celui de Lacan - soit dit malgré tout ce qui pouvait opposer les deux hommes, leurs deux personnalités, mais point vraiment leurs travaux, ce que François Georges a parfaitement compris en donnant à entendre que c'est la proximité de leurs travaux qui faisait dire à Lacan que Derrida l'avait « plagié », alors qu'ils cheminaient tous deux le long de voies allant dans le même sens (au sens de direction, évidemment), chacun à sa façon et chacun indépendamment de l'autre - en tant que lecteur de Freud et de Hegel, la praxis de la déconstruction ait été et soit, dans le prolongement des travaux des formalistes russes, qu'ils (Derrida et Lacan) ne pouvaient pas ne pas connaître, de même que celui de ceux Jakobson (que Lacan surtout cite fréquemment) et de celui de Heidegger (que les deux hommes admiraient profondément) la chance du français et réciproquement. La déconstruction, la praxis déconstructrice, c'est pour l'essentiel - on me pardonnera de le rappeler - une question de lecture, de réécriture et d'écriture en même temps et que cela suppose le langage, autrement dit, pour le sujet parlant, surtout la langue et même les langues est un truisme, une tautologie que personne ne songerait même à rappeler. Allant plus loin, ou redisant la même chose de manière à peine différente, j'ajouterai que cette triple opération (lire, réécrire et écrire) renvoie, selon qu'on s'y prend, aux modes d'être (activement ou/et passivement) du sujet humain avec l'autre, avec lui-même (en tant qu'ipséité aussi bien qu'altérité), avec le langage - avec l'Autre au sens que confère Lacan à ce terme de « lieu du défilé des signifiants - avec les autres, avec le monde, avec toute altérité, toujours par le biais du langage, par le biais de ce qu'on nomme, pas toujours à juste titre, *sa langue à soi*, qui n'est, en fait, que la langue dont on a hérité, ici, pour ce qui nous concerne, le français.

La déconstruction, qui, jusqu'ici et pour autant qu'on le sache, est (surtout) portée par le français, se spécifie, entre autres, de consister en ce que j'ai ailleurs appelé *liquidance*, une inlassable et interminable opération de liquidation du sens, se reconnaît à ceci qu'elle renvoie toujours à la fois à un passé pluriel sur lequel elle demeure entée, et à un avenir qu'elle est toujours en train d'agencer sur les ruines de ce qui est et que pourtant elle n'évacue ni n'efface, se distingue de n'avoir ni de commencement ni de fin assignables, n'abolit pas tant le sens qu'elle en accentue l'extrême précarité, et, par conséquent, semble, les difficultés qu'elle implique, en tant que praxis, nonobstant, particulièrement propice à l'adoption vis-à-vis de toute forme d'altérité, quelle qu'elle soit, d'une éthique et d'une proairetisme plurielles - et c'est là que la déconstruction donne à entendre en quoi elle est capitale - dont le trait dominant se pourrait résumer à un mouvement vers toute altérité - on est toujours en présence de quelque altérité -, à un mouvement à la fois actif et passif, activement passif et passivement actif en même temps, qui la rendrait forcément étrangère à elle-même, faute de quoi il n'y aurait pas vraiment de mouvement, mais sans y toucher, dans le souci interminable, qu'on ne pourra donc jamais honorer et qu'il faudra ne jamais cesser de s'évertuer à y parvenir, de l'être de l'autre, qui la (son altérité) toucherait sans la toucher, qui la transformerait, mais en la laissant intacte, comme pour rappeler que tout change, que le même n'est jamais tout à fait le même, tout en étant le même. Comme n'importe qui le peut constater, il s'agit là d'un travail, d'une activité à laquelle il n'est point de terme. Tout se passe comme si la langue, toute langue n'était, en temps normal comme on dit, ou quand elle est ou semble au repos, quand elle n'est pas activée par le sujet humain, elle-même que moyennement mobile ou active, dardant ses rayons plutôt faiblement dans tous les sens et qu'il fallût l'activité du sujet humain pour remettre en mouvement la chaîne (relativement) au repos des signifiants (de la langue, du langage) livrés à eux-mêmes, s'il y en a, au fur et à mesure qu'il (le sujet humain) va à leur rencontre cependant qu'eux aussi, les signifiants bien évidemment, viennent alors à sa rencontre. Je viens de suggérer que tout se passe comme si ..., sans être de rien sûr, mais, Dieu soit loué! ce n'est pas ce qui importe pour l'instant. Ce qui importe, et pas seulement pour l'instant, c'est ce que pourrait permettre la déconstruction, et ce que pourrait permettre la déconstruction ne deviendrait possible qu'à deux conditions surtout, à celle qu'on se livre à la triple opération (de la lecture, de la réécriture et de l'écriture) plus haut mentionnée, et à celle également qu'on s'efforce d'être

avec l'autre, avec tout autre, quel qu'il soit, sans porter atteinte à son altérité tout en –je ne l'ajoute que maintenant, mais c'était déjà suffisamment implicite – y faisant accueil. Tout cela est bien difficile, voire impossible, mais il n'y a que ce qui est difficile qui n'insulte à la dignité de soi et seul l'impossible mérite toute notre attention, une attention infinie qui ne laisse pas de place au dogme ou à l'idéologie. La déconstruction ne peut garder contre tout ce qui encourage la discorde et l'hostilité, la violence et l'agressivité entre les êtres humains eux-mêmes, entre les êtres humains et les êtres non humains aussi bien que les choses, qu'à la condition d'être impossible, autrement dit, en sollicitant de la part de ces dégénérés que sont les êtres humains cette sollicitude de tous les instants, cette sollicitude surhumaine (vous m'avez compris, je crois), qui accueille l'altérité de l'autre, de tout autre sans s'imposer, fût-ce involontairement, et sans laquelle rien ni personne ne les pourrait guérir de leur triste et chétive humanité. De ce qui vient d'être avancé et qui ne se veut aucunement exhaustif, il ressort que la praxis déconstructionniste, que l'on ne confondra avec telle pratique théorique, encore que ..., ne saurait se réduire à être un exercice littéraire ou à un commentaire philosophique, ce qui, pour n'être pas tout à fait vain, serait contraire à la démarche déconstructrice, dans la mesure où celle-ci, afin de tenter, de toujours tenter d'être toujours attentif à la spécificité, qu'il lui faudra d'abord avoir identifiée – tâche infiniment colossale déjà -, de l'hétérogénéité de l'altérité de chaque autre, se doit, plutôt que de se fier à des programmes déjà établis et de répéter des recettes déjà confectionnées, de se toujours réinventer, de toujours produire du nouveau sans rien renier de ce qu'elle doit au passé, à ce qui précède qu'elle transforme au point de le rendre étranger à lui-même et quasi méconnaissable. Par conséquent, l'exercice de lecture, qui n'est pas qu'une opération de déchiffrement, qu'est la déconstruction rend rigoureusement impossible toute certitude, laquelle est toujours certitude du sens achevé de tout ce qu'on voudra. Et quand on est assuré (du sens) de quoi que ce soit, quand on est suffisamment borné pour cela, il n'y a rien, s'agit-il de la pire monstruosité imaginable, qu'on ne se permette. Contre de semblables inepties, la déconstruction n'est efficace qu'à la condition d'être un processus sans fin, qu'à la condition de n'être pas inefficace.

Avec et sans le français

Et le français dans tout cela? Ce que le français, en tant que langue, que structure linguistique et langagière grâce à quoi la déconstruction se sera répandue pratiquement partout dans le monde, et cela n'a pas simplement l'âge de la déconstruction, de la déconstruction au sens derridien comme on dit le plus souvent, car il sera relativement aisé de l'on pratiquait déjà (sans le savoir ?) la déconstruction depuis assez longtemps et pas qu'en français : Cervantès déjà ne faisait pas autre chose en raturant régulièrement les divers aspects de ses récits, ni, avant lui, Chaucer en faisant communiquer l'anglais et le français. En français, les poètes de la Pléiade, en imitant, non sans se montrer créatifs en même temps, le sonnet toscan, montraient déjà, sans même avoir à le dire, qu'une langue, ça n'existe pas, pour ceci qu'une langue, c'est toujours au moins plus d'une langue, comme Derrida sera amené à le rappeler des siècles plus tard ; du projet encyclopédique de Rabelais, on ne peut que constater que, bien qu'écrit en français, il produit une langue nouvelle qu'on peut difficilement tenir pour le français, ainsi qu'en témoigne l'égarément dont est frappé tout lecteur rencontrant pour la première fois, et même après, Alcofribas Nasier ; Racine a bien l'air d'écrire en français, mais il n'en est heureusement rien, vu qu'il écrit dans une langue nouvelle, que je voudrais appeler le racine, en rendant, des siècles avant Mallarmé, le français comme étranger à lui-même : reconnaissable et méconnaissable en même temps ; quant à Molière, seuls ceux qui ne savent pas lire croient qu'il écrit en français (au singulier), vu que, s'il écrit en français, c'est en puisant dans toutes les ressources de la langue et au pluriel ; on pourrait dire la même chose de Balzac qui a seulement l'air de donner des récits, mais qui, en fait, invente l'ethnologie de la société de son temps. Ce que d'aucuns appellent

l'hermétisme de Mallarmé dit bien que s'ils n'y voient goutte, c'est parce que - mais ils le savent sans en rien savoir - l'auteur du *Coup de dés* donne, « en cédant l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisés » « un sens plus pur aux mots de la tribu », lui qui a compris que « les mots, d'eux-mêmes [déjà, R.S.], s'exaltent à mainte facette reconnue la plus rare... ». Après Sollers, le Sollers de *Nombres*, de *H* ou de *Paradis*, on pourrait presque dire que le français n'existe plus - Sollers, lui-même, ne dit pas autre chose de Joyce dont il suggère, dans un article remarquable *consacré* à cet auteur dans un numéro de *Tel Quel* publié en décembre -je crois) 1975 - et on pourrait en dire autant de bien d'autres, non sans rappeler qu'il s'agit avant tout d'une question de lecture. Et c'est Derrida qui l'aura, mieux que tous, fait comprendre à tout l'univers depuis *La Voix et le Phénomène* déjà, où, sans mentionner les termes « déconstruction » et « différence », il parle bien de la déconstruction et de la différence, quand il évoque les notions - plus ou moins empruntées à Husserl, mais transformées - de renvoi et d'espace qui véritablement interdisent toute coagulation du sens. De tenir la lecture pour une activité toute simple et banale, de ne pas lire donc, le pseudo-lecteur a beaucoup de mal à comprendre qu'avec la déconstruction et le français qui se déconstruit lui-même à travers la lecture et l'écriture, il est possible, sinon de sauver le monde, d'au moins essayer de le sauver, ce qui ne commence à devenir possible, pour ce qui nous concerne, nous autres enfants du vingtième siècle, qu'avec la déconstruction et le français, qu'avec la déconstruction en français et le français qui s'auto-déconstruit, de sorte que, tout sens reconnu incertain et précaire, tout autoritarisme en deviendrait impossible, cependant que toute forme d'autorité, fût-elle bienfaisante, se voit conviée à toujours plus de modestie et de retenue, à agir certes, mais presque sans agir, afin que rien ni personne n'ait à en pâtir et que le monde puisse être sauvé, ce qui, pour l'heure, sera peut-être possible avec la déconstruction et le français, mais qui ne sera possible que quand et le français - quand toute langue, voire tout langage - et la déconstruction n'en finiront de déconstruire et de se déconstruire indéfiniment, *auf unbestimmte zeit*, s'interdisant ainsi toute possibilité, même lointaine, de se transformer, fût-ce à leur corps défendant, en idéologies, en dogmes à leur tour.